

# VERS LA RÉSERVE INDIENNE DE MANOWAN

Harry Bernard,

Membre de la Société Royale du Canada.

*M. Harry Bernard, journaliste et écrivain, membre de la Société Royale du Canada, qui n'a guère besoin d'être présenté à nos lecteurs, commence ce mois-ci dans notre revue la relation d'un long voyage qu'il fit en forêt à l'été de 1954, dans le Haut Saint-Maurice. Il avait avec lui deux compagnons, MM. Guy Lusignan, professeur de reliure à l'École des Arts graphiques de Montréal, et Gilles Garand, de Verdun. Le voyage se poursuivit en canot et à pied, à travers les portages, sur une distance d'environ deux cents milles. Les coureurs de bois remontèrent la rivière Vermillon jusqu'au lac des Sables, prirent ensuite vers l'ouest jusqu'à la réserve indienne de Manowan, où se trouve un poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson, pour revenir par la chaîne des lacs jusqu'au grand lac Clair, à quelque vingt-cinq milles au nord de Saint-Michel-des-Saints, à vol d'oiseau. Il s'agissait d'un simple voyage de reconnaissance, que l'auteur raconte avec des observations sur la faune et la flore du pays.*



Invitation au voyage

**N**OUS partons comme d'habitude, vers le 10 août, pour revenir dans une quinzaine. Guy Lusignan sera de l'expédition, mais Raymond Hardy ne peut s'y joindre. Il aura comme remplaçant Gilles Garand, de Verdun, qui a vingt-deux ans, de la bonne volonté, l'esprit d'aventure et l'expérience du canot.

La première étape nous conduit au camp Guèvremont, à l'entrée du lac Travers, un élargissement de la Vermillon. Nous sommes partis trop tard pour espérer plus. La rivière déborde comme jamais dans le passé, à cause des pluies incessantes depuis le printemps, à cause aussi du barrage neuf du Gilardo, qui retient onze pieds d'eau. Les plages connues n'existent plus, les battures couvertes de sagittaires et de potamots, les rochers en archipels. L'eau envahit les berges et s'y découpe de nouvelles caïens. Mais les endroits où débarquer sont rares, et plus encore les sites de campement, car l'on ne peut songer à dresser une tente dans la forêt proche, où tout n'est que débris et détritus, mousses et pourritures.

Pour avoir ses inconvénients, cet état de choses ne manque pas d'avantages. Ainsi, les trois ou quatre portages des autres années se résumeront à celui du lac des Sables. D'ordinaire à six ou à peu près, le rapide qui se précipite dans le lac des Cèdres, et celui qui s'échappe du lac des Sables, présentent de tels gonflements qu'ils permettent passage. Nous ne les remonterons pas à l'aviron, à cause des roches et de la vitesse du courant, mais il sera possible d'y tirer le canot à bras, dans l'eau jusqu'aux cuisses. Autant se mouiller que décharger l'embarcation, porter et recharger à l'autre bout, ce qui n'en finit plus.

—D'un été à l'autre, on se reconnaît mal. . .  
—Si ce n'est pas la crue, c'est la sécheresse.  
—Et le paysage déroute en changeant.

L'eau haute facilite le voyage, complique les débarquements et nuit à la pêche, mais l'eau trop basse oblige à travailler davantage, amène le canot à s'échouer, impose de le traîner sur le sable, le galet, à travers vase et muskeg.

—On ne peut tout avoir.

Entre temps, on tire et l'on pousse. A deux ou trois, selon la profondeur. En évitant les roches, les branches à la dérive qui retiennent des paquets d'écume, cependant que de longues guêpes ventruées, le corps strié de jaune, nous bourdonnent autour de la nuque et des oreilles, comme écrivait Rabelais. La brise est fraîche, l'eau de même, et l'on y pagaie avec une nonchalante désinvolture. On chausse des bas secs avant de reprendre l'aviron, quitte à recommencer si nécessaire, et personne ne grelotte ni ne s'enthume.

Surprise au lac Travers. Si les rives sableuses n'existent plus, disparues avec l'inondation, le chalet Guèvremont s'est agrandi du double en un an. Il s'y ajoute par derrière une addition, chambre à coucher commune, séparée des premiers locaux par une porte de métal. À l'avant, cuisine moderne avec poêle à fourneau, tables, évier, armoires et tiroirs. Le grand luxe. La nouvelle construction se revêt d'aluminium à l'extérieur, ce qui empêchera souris, mulots et écureuils d'y pénétrer, de grignoter ça et là, de calfeutrer leurs nids à même le contenu des matelas. Entre les deux parties de l'habitation, la porte métallique à la même raison d'être. L'idée est excellente. Le seul ennui, pour les propriétaires, fut de transporter les feuilles d'aluminium en bateau à moteur, sur une distance de cinq ou six lieues. Mais rien n'arrête pêcheurs et chasseurs de bonne volonté.

Etrange psychologie que celle d'hommes mûrs, les uns fortunés, les autres moins, se refusant chez eux au moindre effort physique, qui se transforment en manoeuvres dans la forêt. Ils y jouent de l'égoïne et du marteau, démêlent du ciment, forgent, liment, soudent, fendent du bois et lavent leur linge. À la maison, ils tempêtent s'il leur est demandé de porter une boîte de carton au grenier, et se lamentent de ne pas découvrir un garçon qui nettoiera leur devant de porte. A cent milles au coeur de la sauvagerie, aucune besogne ne leur répugne, aucune ne paraît trop épuisante ou trop rude. Ils acceptent le pire de gaieté de coeur, heureux de leur habileté ou de biceps regonflés. Ils ne se portent pas plus mal, mais mûrs, perdent cinq livres de poids en une huitaine, mangent mal et digèrent comme des enfants, reviennent à la ville aussi malcommodes qu'au départ.

Du domaine Guèvremont, nous allons coucher au lac des Saules, nous proposant comme gîte la minuscule cabane du *Club Amical*, cachée au flanc d'un coteau de gravier, dans les arbres. Comme les autres du genre, elle offre son abri au passant, démunie de serrure ou cadenas. Il n'y a qu'à presser la clenche et entrer. Trois hommes y logent, même quatre, à la condition de n'être ni trop hauts ni trop corpulents, et de ne pas se montrer difficiles sur l'ameublement.

Elle a, au jugé, douze pieds sur six. Je ne lui accorderais pas un pouce de plus, dans un sens ou l'autre. Deux lits superposés au fond, où l'on dort sur la planche. Une table étroite, deux chaises sans dossier, que l'on glisse sous la table après usage.

Le troisième convive s'assoit au bord du lit du bas, se surveillant pour ne pas s'assommer sur celui du haut. Un poêle de poupée, quinze pouces sur six, guère plus large que son tuyau, qui paraît énorme et disproportionné. Il chauffe cependant comme un gros et ne tarde pas à baigner les lieux de tiédeur.

Dans la soirée, Garand s'amène avec une nouvelle. Il jure que des bêtes circulent autour du camp, même s'il les a mal vues dans l'obscurité: des points blanchâtres vont, viennent, fuient ça et là, se croisent.

—Des lièvres.

—Non!

—Des lièvres qui montrent l'envers de leur queue.

Notre compagnon ne paraît pas convaincu.

—Venez voir.

Des lièvres en effet, qui sortent de partout. Deux ici, qui mangent côte à côte et plissent le nez en cadence, deux autres là, trois ailleurs, d'autres dans le fourré, dont les yeux luisent. Des centaines sans doute, dans un rayon d'un quart de mille. À l'arrivée, le soleil commençant de baisser à l'ouest, on n'en eût pas soupçonné un seul. Ils quittèrent leurs cachettes sous couvert de la nuit, attirés par la lumière de nos bougies.

Le jet blanc des lampes électriques va les chercher au loin. Ils clignent de l'œil, éblouis et surpris, mais ne se sauvent pas. Ce qu'un duc de Virginie se mettrait dans l'estomac, s'il voyait ce que nous voyons!

Dès l'aube le lendemain, Lusignan aperçoit un orignal à quinze pieds de la cabane. Un mâle aux bois démesurés, qui passe près du canot retourné sur le sol, mais a le bon esprit de ne pas le

crever d'une lourde patte. Lusignan l'entendit dans son demi-sommeil, se leva et courut à la fenêtre. Quand il nous appela à voix basse, l'animal était parti. À travers les arbres, il continuait sa marche matinale.

—Pas mal pour les débuts: un orignal et un million de lièvres.

—Pas un demi-million?

—Plus un.

Il fait à peine clair et nous regagnons nos lits. Une brume épaisse cache le lac, que l'on couperait avec un couteau.

Munis d'une carte nouvelle, à l'échelle de deux milles au pouce, nous allons nous engager dans un territoire qu'aucun de nous ne connaît, dans un secteur de forêt vierge non touché par l'homme, qui nous conduira à la réserve indienne de Manowan, à quelque cent dix-neuf milles au sud de Casey et du chemin de fer transcontinental.

L'espoir est vif d'apercevoir en cours de route plus de bêtes sauvages qu'ailleurs, et une végétation à son état primitif. Nous savons que les chemins de portage ne manquent pas entre les lacs, tracés par les chasseurs Têtes-de-Boule et les gardes forestiers, mais nous ignorons jusqu'à quel point ils sont entretenus.

Au poste du Chapeau de Paille, où nous devons passer, nous rencontrons les amis de toujours: le gérant Tancred Dubeau, le guide Edouard Lemieux, Hervé Brisebois, Georges Houle et l'ingénieur Arnold Rosholm. A ce dernier, nous demandons son avis sur l'itinéraire projeté.

Il n'ose se prononcer avec certitude. Il a survolé le pays en avion, mais n'y a pas mis le pied. Ni pour la chasse, ni dans l'exercice de ses fonctions. Elle est trop loin du champ habituel des opérations. Bien plus, nous allons pénétrer dans une région non concédée aux compagnies papetières, ce qui veut dire de la forêt d'épinettes intouchée, agrémentée peut-être d'énormes pins blancs et rouges, mais dépourvue de feuillus, sauf dans les parties ravagées par le feu. Réserve où les Indiens chassent et vivent, où les blancs n'entrent qu'à l'occasion, sauf au poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson sur le lac Madon, qui dessert le village indigène de Manowan, ou Manouan. On y emploie quelques hommes au transport des marchandises, on achète aux autres leurs fourrures, aux femmes des mocassins en peau d'orignal. On y vend aussi les effets dont ils ont besoin, ce qui va de la farine et des cotonnades aux fruits en conserves, aux lampes électriques, aux moteurs portatifs à essence.

—Que pensez-vous du nouveau pays que nous voulons voir? Prudent, Rosholm branle le chef.

—Connais pas et n'en pense rien. Le point capital: surveillez vos portages.

—Ce qui signifie!



On tire le canot dans une passe, en direction du lac des Saules, un élargissement de la rivière Vermillon.

## A V I S

Ceux qui désireraient l'index des articles parus dans la revue au cours de 1955 n'ont qu'à s'adresser à nos bureaux.

LA DIRECTION

## Champoux & Rheault Ltd

MANUFACTURIER  
D'ÉPINETTE, PIN BLANC et PRUCHE

Représentant pour la district de Québec de la  
Planche modèle PLASWOOD

111, COTE DE LA MONTAGNE,  
(Édifice Morin)

Québec.

—N'allez pas vous y engager à l'aveugle, sans savoir où ils vont, s'ils conduisent quelque part ou non, s'ils ne sont pas remplis des troncs d'un renversis. Prenez une hache et assurez-vous des lieux, avant de partir avec canot et sacs. Nettoyez s'il le faut, abattez quelques jeunes arbres pour permettre passage à l'embarcation, plaquez au besoin. Vous éviterez ainsi efforts et pas inutiles. Il ne sert à rien de vous enforcer dans le bois pour rebrousser chemin, parce que ça ne passe pas. Mieux vaut savoir que ça passe. . .

Au Gilardo, d'où l'on remontera la Vermillon jusqu'au lac des Sables, nous rencontrons Guy Rivet et sa femme, échoués là depuis quelques jours. Je connais Rivet de nom, depuis longtemps, mais c'est la première fois que nos routes se croisent. Instituteur en vacances, il a comme nous l'habitude de voyager en forêt, chaque été. Il entendait se rendre au grand lac Mistassini, mais le mauvais temps et la pluie l'obligèrent à renoncer à ce projet. Parti de Saint-Michel-des-Saints depuis deux mois, il s'est rendu à Manowan, revint vers l'est jusqu'au lac Clair, gagna par la Vermillon l'extrémité nord du lac Mondonac, reprit en sens inverse la rivière pour aboutir au barrage du Gilardo, où pour l'instant il piétine sur place, indécis quant à la prochaine traversée.

Son épouse portage et palette avec lui. Ils sont maigres l'un et l'autre, brûlés de soleil. Non pas brunis ou basanés, presque noirs. Un chien de trois mois les suit, qui les amuse, mais ne rend aucun service.

Parlant chiens, Rivet raconte une aventure dont il fut témoin au Mondonac, quelques semaines plus tôt. Les gardiens de l'an dernier sont encore là-bas : Emile Germain et Bertrand Buteau. Germain et ses trois chiens de traîne, domptés on ne peut mieux, qui obéissent au doigt et à l'œil.

—Noiraud, Prince et l'autre, dont j'oublie le nom. . .

—C'est ça.

—Noiraud, Va te coucher sous le lit ! et il y va. Non, près de la porte. . . et il s'y rend sans hésitation, plus docile qu'un enfant.

—C'est ça.

Toujours est-il que nos voyageurs, ayant décidé de prendre par la rivière Mondonac, en bas du barrage du même nom, de voir le paysage en direction du lac Châteauevert et de la rivière Manouane, Germain leur offrit de conduire leur bagage en bacagnole jusqu'au pied du rapide, long d'un mille ou presque.

Germain d'atteler deux chiens au traîneau sans lisse, attachant sur celui-ci les sacs, les ustensiles de cuisine et le reste, et fouette cocher ! Heureuses de rendre service, de l'attention qu'on leur porte, les bêtes agitent la queue et montrent les dents, comme si elles souriaient. Puis elles partent à fond de train, devant les hommes, l'un portant le canot et l'autre une carabine, pendant que Madame Rivet muse à leur suite.

A mi-chemin ou à peu près, la présence d'esprit du chien de tête, si l'on peut ainsi dire, sa vigueur physique et l'instinct de conservation, préviennent une tragédie. Le sol s'effondrant soudain, miné par la crue des eaux et la pluie des semaines précédentes, l'attelage va s'engloutir dans un trou de quinze pieds, aussitôt envahi par la vague que roule le rapide. Mais le chien Noiraud a le temps de s'agripper des pattes aux racines devant lui, et il retiendra entre ciel et terre, jusqu'à l'arrivée du maître, le chien qui le suit, la bacagnole et sa charge. Il n'émic pas un son. Il n'a que le souci, tendu et crispé, de ne pas lâcher prise et préserver ce qu'on lui a confié.

Les hommes courent vers l'animal. Ils le tirent de son mauvais pas, et avec lui son compagnon, tenu par les courroies du barnais, qui ne pouvait qu'attendre et laisser faire, incapable

d'un effort pour seconder l'autre. L'alerte a été rude. Les chiens n'en finissent pas de témoigner leur joie, conscients d'une tâche menée à bien, même si elle mit leur vie en danger.

Ayant parcouru le gros du trajet envisagé pour notre expédition, Rivet donne de précieux renseignements sur le terrain, l'état des portages, les indications des entrées, l'eau qui séjourne

dans les bas-fonds. Les cartes étalées sur une table, l'homme dit les sentiers à prendre, les camps à repérer sur le lac du Repos et le Villiers. Peu de bêtes sauvages se montrent, à cause du temps mauvais, mais il vit quand même plusieurs orignaux. Il recommande à leur sujet le crique qui conduit au lac du Repos, à l'ouest de celui nommé La Vienne, couverte d'une rive à l'autre par de larges feuilles de nénuphars. Si l'on y pagaye avec difficulté, c'est pour l'élan un paradis.

Détail important, il y a partout des portages plaqués, assez bien entretenus, entre les lacs. Même aux endroits où ils ne paraissent pas sur les cartes, Rivet l'assure, sauf en ce qui regard la région qui s'étend du lac des Sables à celui du Repos, où il ne s'est pas rendu.

Nous partons après dîner. Les deux hommes stationnés au Gilardo, bûcherons-draveurs transformés en gardiens, nous ont offert l'usage de leur poêle et de leurs assiettes, ce qui permet de ne pas débaler les nôtres et épargne du temps.

La dernière bouchée avalée, Lusignan commence de charger le canot, sans se soucier de ceux qui s'amuse à bavarder. Lusignan ne lambine jamais. Une besogne terminée, il passe à une autre. Pendant que les compagnons flânent ou musardent, il travaille. Levé le matin de bonne heure, prêt à partir quand les autres y songent à peine, il est aussi le premier à se glisser le soir dans son sac de duvet, la vaisselle lavée, le bois coupé pour le feu du prochain déjeuner. Un nerveux-bilieux que peut être l'âge tempèrera, mais qui ne connaît point, pour l'instant, l'art difficile de la détente. Un homme en qui l'activité se complète d'ordre et de méthode.

Garand sera le photographe du voyage. Il jouera à tour de rôle d'un appareil allemand Zeiss-Ikon et d'un autre, plus compliqué, qui donnera des images en couleurs et à trois dimensions. Ce dernier est son violon d'Ingres. Au camp, en marche, dans le canot, il le garde sous la main. Il surveille autour de lui les jeux d'ombre et de lumière, les clartés du paysage, les nuances du ciel, des arbres, de l'eau. Il est des heures dorées où il ne résiste pas à la tentation de décréter la pose. Il nous demande de changer de chandail, afin qu'un brun contraste avec un bleu. Il m'oblige à retourner mon coupe-vent, vert d'un côté, rouge de l'autre, parce que l'une des teintes manque au tableau qu'il savoure en son subconscient. Il se donne de la peine, barbe son monde, mais les résultats prouveront qu'il sait de quoi il retourne.



Dans la dernière passe qui relie la rivière Vermillon au lac des Sables.